LES DEHORS TROMPEURS, OU L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE,

EN VERS EN CINQ ACTES,

PAR DE BOISSY,



LE PRIX EST DE 20. GRAINS.





NAPLES
DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.
MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

ACTEURS.

LE BARON.
Mr. Le Neveu.
LE MARQUIS, *amant aimé de Lucile.*
Mr. Dambreville.
MONSIEUR DE FORLIS, *ami du Baron.*
Mr. Duclos.
LUCILE, *fille de M. de Forlis, & promise au Baron.*
Mlle. Lacombe.
CÉLIANTE, *sœur du Baron.*
Mad. Sainti.
LA COMTESSE, *connoissance du Baron.*
Mad. Patte.
LISETTE, *suivante.*
Mlle. Germancé.
CHAMPAGNE, *valet du Marquis.*
Mr. Patte Fils.
UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris, chez le Baron.

LES DEHORS TROMPEURS, OU L'HOMME DU JOUR, COMÉDIE:

ACTE PREMIER.

SCÉNE PRÉMIERE.

ÇÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.
JE ſuis, je ſuis outrée !
CÉLIANTE.
Eh, pourquoi donc, Liſette?
LISETTE.
Avec trop de rigueur votre frère nous traite.
Il vient, injuſtement, de chaſſer Bourguignon.
Si cela dure, il faut déſerter la maiſon.
CÉLIANTE.
Va, Bourguignon a tort ſi le Baron le chaſſe.

LISETTE.

Non, un discours tres-sage a causé sa disgrace.
C'est pour l'appartement que Monsieur de Forlis
Occupe dans l'hôtel, quand il est à Paris.
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un Abbé qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement,
Hazarder là-dessus son petit sentiment :
» Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
» Avouer que je suis dans une crainte extrême
» Que Monsieur de Forlis ne soit scandalisé
» De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
» C'est un homme de nom, c'est un vieux Militaire,
» Gouverneur d'une Place, & que chacun révère.
» Vous lui devez, Monsieur, un respect infini,
» Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
» Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,
» Pour courronner vos feux, & vous faire son gendre.
A peine a-t-il fini, que son zèle est payé
D'un soufflet des plus forts, & de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraité de la sorte,
Il veut lui répliquer, il est mis à la porte.
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur ;
Mais, loin de s'appaiser, Monsieur entre un fureur.
A moi-même il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, & j'ai peine à penser
Qu'un homme si poli les ait pû prononcer.

CÉLIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il est pourtant fidelle.

Son

Son service est trop dur. Sans vous, Mademoiselle,
Dont la bonté m'attache, & m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterois pas un moment avec lui.

CÉLIANTE.

Mais mon frère est si doux.

LISETTE.

Oui, rien n'est plus aimable ;
Son commerce est charmant, son esprit agréable,
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison ;
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison.
Cet homme qui paroît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque ; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'étes pas exempte.

CÉLIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

CÉLIANTE.

Tu dois....

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colère.
Il est fort mauvais maître, & n'est pas meilleur frère ;
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire il lui rendoit hommage,
Quand ses yeux, au Parloir, contemploient sa beauté.
Mais depuis que l'Hymen entr'eux est arrêté;
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,

Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage & d'humeur.
D'un mari, par avance, il fait voir la froideur;
Et, comme il manque au pére, il néglige la fille.

CÉLIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traîte si mal.

CÉLIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial,
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense;
Et Monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens.
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite;
Et, depuis quelque tems, elle est triste & muette.

CÉLIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gayeté.

CÉLIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,
Et la simplicité forme son caractère.
L'air du couvent, d'ailleurs, rend sotte.

LISETTE.

Soit.

Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit,
Et, pour mieux en juger, regardez-la sourire.
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sçauroit dire;
Son soûris, aussi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense, & sent encore mieux.

Mon-

Monsieur d'enfant la traite, & la brusque sans cesse.
A de franches guenons il sera politesse,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procédé blesse son jeune orguëil.
Son changement pour elle est un mauvais présage.
Ajoutez à cela le nouveau voisinage
De la Comtesse.

CÉLIANTE.

Elle est d'un âge à rassurer.

LISETTE.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer.....

CÉLIANTE.

Elle est folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CÉLIANTE.

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuye.
La Comtesse est fort gaye, & l'enjoûment séduit.
Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup d'esprit.
Votre frère ; entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle en sont même une preuve.
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel
Leur estime s'accroît.

CÉLIANTE.

Et n'a rien de réel.
Comme ils sont répandus, que c'est-là leur manie,
Le même tourbillon les emporte & les lie ;
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien,
Il paroît les serrer, & ne tient presqu'à rien.
L'un & l'autre se cherche à dessein de paroître,

Se prévient ſans s'aimer, ſe voit ſans ſe connoître;
Commerce extérieur, union ſans penchant,
Que fait naître l'uſage & non le ſentiment.
L'eſprit vole toujours ſur la ſuperficie,
Et le cœur ne ſe voit jamais de la partie.
Tel eſt, au vrai, le monde & ſa fauſſe amitié:
C'eſt par les dehors ſeuls qu'on s'y trouve lié;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde, preſqu'autant que mon frère l'adore.

LISETTE.

Oh! Quoique vous diſiez, il a ſon beau côté;
Et je trouve qu'il a de la réalité.
Mais la Comteſſe vient.

CÉLIANTE.

Tan pis.

LISETTE.

Elle eſt ſuivie
D'un beau jeune ſeigneur.

CÉLIANTE.

Sa viſite m'ennuie.

SCÉNE II.

CÉLIANTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le Baron avec empreſſement;
J'ai même à lui parler très ſérieuſement.
Qu'on aille l'avertir, je ne ſçaurois attendre.

CÉ-

CÉLIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame ?

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous;
Lisette aura ce soin.

CÉLIANTE *à Lisette.*

Vîte, depêchez-vous.

(Lisette sort.)

SCÉNE III.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE *bas au Marquis.*

Son air est emprunté.

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

Mais il est noble & sage.

LA COMTESSE.

Je veux l'apprivoiser, elle est un peu sauvage.

CÉLIANTE *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE *à Céliante.*

Mais vous fuyez le monde, & l'on ne vous voit pas.
Dans votre appartement quoi toujours retirée;
Jeune & formée en tout pour être desirée,
Quel injuste penchant vous porte à vous cacher ?
Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous chercher?
Je prétens vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inspirer l'amour & l'esprit du grand monde.

Se tenir constamment recluse comme vous,
C'est éxister sans vivre, & n'être point pour nous.

CÉLIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Tréve de modestie.

CÉLIANTE.

Vos bontés....

LA COMTESSE.

Laissons là mes bontés, je vous prie.

CÉLIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CÉLIANTE.

Pour suivre votre essor & l'esprit qui vous guîde,
Ma raison est trop foible & mon cœur trop timide.
Les préjugés communs me tiennent sous leurs loix,
Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes Demoiselle, & faite pour paroître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?
Vous flatter, vous nourir de cet unique soin,
Pour vous est un devoir; je dis plus, un besoin;
Et celui de dormir & de se mettre à table,
N'est pas plus fort chez nous, que celui d'être aimable.
La nature; à mon sexe, en a fait une loi.
Se répandre, & briller, c'est respirer pour moi.

CÉLIANTE.

Je mets, pour moi, qui n'ai nulle conquetterie,
A fuir surtout l'éclat, le bonheur de la vie;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,

Non

Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS *à la Comtesse*.

Au sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié.

LA COMTESSE *au Marquis*.

Moi, très-scandalisée.

(*à Céliante*)

Mais il faut donc, par goût, que vous aimiéz l'ennui ?

CÉLIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE *à part*.

Qu'elle est sotte à mes yeux !

CÉLIANTE *à part*.

Qu'elle est extravagante !

SCÉNE IV.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE *à Lisette*.

LE Baron viendra-t-il ? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA

LA COMTESSE.
Je n'en crois rien:
Où fera-t-il ?
CÉLIANTE.
Je vais moi-même m'en inftruire;
Et, quelque part qu'il foit, je vais lui faire dire
Que Madame l'attend.
LA COMTESSE.
Un tel foin eft flateur.
(*Céliante fort.*)

SCÉNE V.

LA COMTESSE; LE MARQUIS,

LA COMTESSE:

SE peut-il, du Baron, que ce foit-là fœur ?
Comment la trouvez-vous ? Parlez.
LE MARQUIS.
Très-eftimable:
LA COMTESSE.
Son efprit eft brillant ?
LE MARQUIS.
Mais il eft raifonnnable.
Et le bon fens, Madame.....
LA COMTESSE.
Eft chez vous déplacé.
Il fied bien à vingt-ans, Monfieur, d'être fenfé!

LA-

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah! Quel travers extrême!
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon ſens, & bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire & de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous priſez le bon ſens! O ciel! Puis je le croire?
Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire?
C'eſt un Eſtre nouveau qui n'avoit point paru.

SCÉNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LA COMTESSE *au Baron.*

AH! Baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vû,
Et qui ne peut paſſer même pour vraiſemblable:
Un Marquis de vingt-ans prudent & raiſonnable,
Qui l'oſe déclarer, & qui n'en rougit point!

LE BARON.

C'eſt un modéle.

LA COMTESSE.

A fuir. Mais briſons ſur ce point.
Un ſoin intéreſſant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette aprés-dinée.
Monſieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

LE BARON.
On le vante beaucoup.
LA COMTESSE.
C'eſt le plus ſurprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous j'ai lié la partie.
LE BARON.
Madame me propoſe un plaiſir bien flateur;
Mais je ſuis chez le Duc engagé par malheur.
LA COMTESSE.
Par tout on le ſouhaite, & chacun ſe l'arrache.
Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui ſe l'attache.
LE MARQUIS.
Je n'en ſuis pas ſurpris, aimable comme il eſt.
LE BARON.
L'un & l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.
LA COMTESSE.
Il faut vous dégager. J'attens la préférence.
LE BARON.
C'eſt me faire une aimable & douce violence.
Cependant.....
LA COMTESSE.
Cependant vous viendrez avec nous.
LE MARQUIS.
Je vous en prie.
LA COMTESSE.
Et moi je l'éxige de vous.
LE BARON *à la Comteſſe.*
Vous l'éxigez?
LA COMTESSE.
Sans doute; & vos rigueurs m'étonnent.
LE-

LE BARON.

Je ne résiste plus quand les Dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent

Vous parler sur un point tout-à-fait important.

Il court de vous un bruit qui m'étonne & m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je,

Il m'allarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez:

Expliquez vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'est-là la cause?

LA COMTESSE.

Oui, dit-on vrai?

LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais...

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'éxemple, & je céde à l'usage.
C'est un joug établi que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, Baron, il n'est pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême;
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même
La moitié tout au moins du prix que vous valez.
Estre couru, fêté par tout où vous allez;
Estre aimable, amusant, & ne songer qu'à plaire,
Voilà votre état propre, & votre unique affaire.
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien,
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien,
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légère,
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire;
Il fuit jusques au nœud d'une sotte amitié:
Il est toujours liant, & n'est jamais lié.

LE BARON.

Le Ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable

Doit aigrir la douceur dont vous êtes paîtri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable.
Pour l'éprouver, Madame, il est né trop aimable.
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, sur tout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison! Juste Ciel, Quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer;
Mais vous & moi, Monsieur, devons-nous l'écouter?
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimère.

LE MARQUIS.

La raison chimére!

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

L'idée est singulière.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.
Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'occupe.
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Epure les vertus, corrige les défauts.
Est de tous les états comme de tous les âges,

Et

Et nous rend à la fois sociables & sages.
LA COMTESSE.
Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts, & gâte les vertus,
Etouffe l'enjoument, forme les sots scrupules,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules;
De l'ame qui s'élève arrête les progrès,
Fait les hommes communs, ou les pédans parfaits;
Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,
Qu'on appelle bon sens, & qui n'est que bêtise.
LE MARQUIS.
Le bon sens n'est pas tel.
LE BARON.
Mais il en est plusieurs.
Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.
La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.
LA COMTESSE.
J'aurois une raison, moi?
LE BARON.
La chose est certaine;
Sous un nom opposé vous respectez ses loix.
LA COMTESSE.
Quelle est cette raison qu'à peine je conçois?
LE BARON.
Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie
Donne vulgairement le titre de folie,
Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Est mére de la joye, & source du bon goût:
Au milieu du grand monde établit sa puissance,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science;
Prend un essor hardi sans blesser les égards,
Et sauve les dehors jusques dans ses écarts;
Bra-

Brave les Préjugés, & les erreurs groſſières:
Enrichit les eſprits de nouvelles lumières,
Echauffe le génie, excite les talens,
Sçait unir la juſteſſe aux traits les plus brillans;
Et ſe mocquant des ſots, dont l'univers abonde,
Fait le vrai philoſophe, & le ſage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuſe découverte! Adorable Baron!
Vous venez pour le coup de trouver la raiſon;
Et j'y crois à préſent, puiſqu'elle eſt embellie
De tous les agrémens de l'aimable folie.
Le Marquis à ſes loix ne ſe ſoumettra pas;
A la vieille raiſon il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie eſt la ſageſſe même:
Je céde, comme vous, à ſon pouvoir ſupréme.

LA COMTESSE *montrant le Baron*.

Mais les plus grands efforts lui deviennent aiſés.
Il accorde d'un mot les partis oppoſés.
Quel liant dans l'eſprit, & dans le caractère!
Adieu; J'ai ce matin des viſites à faire.
A trois heures chez moi je vous attens tous deux.
Vous, Baron, renoncez à l'hymen dangereux:
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raiſon, qu'aujourd'hui vous me faites connoître,
Vous parle par ma bouche, & vous fait une loi
De vivre indépendant & libre comme moi.
Soyons toujours en l'air: des choſes de la vie
Prenons la pointe ſeule & la ſuperficie.
Le chagrin eſt au fond; craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaiſir, ne faiſons qu'éffleurer.

(*Elle ſort*.)

SCÈNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, Monsieur ; il faut que mon cœur s'ouvre,
Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,
La façon d'obliger que je mets au dessus ;
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, Monsieur, me touche vivement,
Et puisque vous allez prendre un engagement,
Instruisez-moi, de grace, & que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'est sur vos sentimens que je veux me régler ;
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.
Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu de tems ;
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées,
Et les instans chez moi font plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant & distingué....

LE MARQUIS.

Ah ! Monsieur....

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez ſubjugué:
Mon cœur, autant par goût que par reconnoiſſance,
Va donc de ſes ſecrets vous faire confidence.
Aux yeux de la Comteſſe il vient de ſe cacher.
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
Celle dont j'ai fait choix eſt jeune, belle, ſage,
Et ſa première vûe obtient un prompt hommage.
Il n'eſt point de regard auſſi doux que le ſien.
Elle a de la naiſſance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chère,
Une longue amitié m'unit avec ſon pere.

LE MARQUIS.

Que de bien réunis! Je puis préſentement
Vous témoigner combien....

LE BARON.

Arrêtez; doucement.
Vous croyez ſur les dons que je viens décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aſpire.
Détrompez-vous, Marquis, apprenez qu'un ſeul trait
En corrompt la douceur, & gâte le portrait.
Cet objet ſi charmant dont mon ame eſt épriſe,
Sous un dehors flateur cache un fond de bêtiſe:
Je ne ſçais de quel nom je le dois appeller.
C'eſt un être qui ſçait à peine articuler:
Triſte, ſans ſentiment, rêveuſe, ſans idée,
C'eſt par le ſeul inſtinct qu'elle paroît guidée.
Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil enchanteur,
Un ſilence ſtupide en dément la douceur.

D'aucune impreffion fon ame n'eft émue,
Et je vais époufer une belle ftatue.

LE MARQUIS.

Le tems & vos leçons l'apprendront à penfer.

LE BARON.

Non, il n'eft pas poffible, & j'y dois renoncer.
Auprès d'elle il n'eft rien que n'ait tenté ma flâme.
Tous mes efforts n'ont pû développer fon ame.
Trompé par le defir, mon amour efpéroit
Qu'au fortir du couvent elle fe formeroit.
Prêt d'être fon époux, & brûlant de lui plaire,
Je l'ai prife chez moi de l'aveu de fon père;
Elle eft avec ma fœur, qui feconde mes foins:
Mais, inutile peine! Elle en avance moins.
Son efprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître;
Je la trouvois encor moins fotte dans le cloitre:
Elle montroit alors un peu plus d'enjoûment,
De petites lueurs perçoient même fouvent;
Elle répondoit jufte à ce qu'on vouloit dire,
Et quelquefois du moins on la voyoit fourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots,
Un Non, un Oui, placés encor mal-à-propos!
A fa ftupidité chaque moment ajoûte:
Son ame n'entend rien, quand fon oreille écoute;
Jugez préfentement fi mon bonheur eft pur,
Et de mes fentimens fi je puis être fûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens font mêlés & chacun a fa peine.

LE BARON.

Il n'en eft point qui foit comparable à la mienne.
Pour cet objet fatal je paffe, tour à tour,
Du defir au dégoût, du mépris à l'amour.

Je la trouve imbécille, & je la vois charmante:
Son esprit me rebute, & sa beauté m'enchante.
Pour nous unir son père arrive incessamment;
Je tremble comme époux, je brûle comme amant.
Quel bien de posséder une amante si belle!
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle,
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans ame, sans esprit, dont le cœur ne sent rien;
Pour un homme qui pense, & né surtout sensible,
Quel supplice, Marquis, & quel contraste horrible!

LE MARQUIS.

Je plains votre destin; mais quoiqu'il soit fâcheux,
Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas; mon malheur est extrême.
Qui peut en éprouver un plus grand?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, Marquis!

LE MARQUIS.

Moi Baron; & pour vous consoler,
Mon cœur veut à son tour ici se dèvoiler.
Apprenez un secret ignoré de tout autre:
Ma confiance est juste, & doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité.
J'adore, comme vous, une jeune beauté,
Que j'ai vûe au couvent, dont la grace ingénue
Frappe au premier abord, intéresse & remue.
Le doux son de sa voix, & ses regards vainqueurs
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,

Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, Baron, n'a que les seuls dehors,
La mienne réünit seule tous les trésors.
Ses yeux, & son souris où régne la finesse,
Annoncent de l'esprit & tiennent leur promesse;
Elle parle fort peu; mais pense infiniment:
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment,
Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,
Et paîtri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, & je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez, mon histoire encor n'est pas finie;
Vous ignorez le point critique & capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu, malgré moi, ma Maîtresse de vûe.
Je ne sçai, qui plus est, ce qu'elle est devenue.
Nous nous sommes écrits d'abord exactement,
Et ses lettres suivoient les miennes promptement:
Mais elle a tout-à-coup cessé de me répondre.
J'ai pressé mon retour, je suis parti de Londre;
Et mes feux empressés, d'abord en arrivant,
M'ont fait, pour la revoir, voler à son couvent.
Vain espoir! On m'a dit qu'elle en étoit sortie;
C'est tout ce que j'en sçais. Une main ennemie,
Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enlève sans retour.

LE

LE BARON.

Vous possédez son cœur.

LE MARQUIS.

Douceur cruelle & vaine !
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins, pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espère plus d'y pouvoir réussir,
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.
J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne,
Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez ; c'est un bien qui console.
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit:
Plus l'objet est parfait, & plus sa perte aigrit.
Je suis le plus à plaindre, & mon cruel voyage.....

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage ;
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique & funeste douceur
D'être les confidens mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs & les miennes.
Le secret de nos cœurs est un bien précieux,
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.
Le malheur nous unit, & le goût nous rassemble.

Que nos revers communs excitant la pitié
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié.

LE BARON.

Presqu'autant que le mien votre sort m'intéresse.
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, Monsieur, m'informer de ce pas
Si me gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoique j'aprenne d'elle.
Un ami si parfait, que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCÉNE PREMIÉRE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

PArle, as tu rien appris? Champagne, instrui-moi vîte.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, Monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi! Tu sçais sa demeure?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.

La belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même;

Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!

CHAM-

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement;
Sçachez qu'on la marie, & même inceſſamment.

LE MARQUIS.

O Ciel ! Me dis-tu vrai ?

CHAMPAGNE.

Très-vrai ; je ſuis ſincere :
Pour conclure, Monſieur, on n'attend que ſon pere.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu ! Mais à qui l'unit-on ?

CHAMPAGNE.

Au Maître de céans, à Monſieur le Baron,

LE MARQUIS.

Au Baron !

CHAMPAGNE.

A lui-même, & la choſe eſt très-ſûre.

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! La ſingulière & fatale aventure !
Mais elle n'eſt pas vraye, on vient de t'abuſer :
La perſonne qu'il aime & qu'il doit épouſer,
Eſt brillante d'attraits, mais d'eſprit dépourvûe ;
C'eſt ainſi que lui-même il l'a peinte à ma vûe;
Et celle que j'adore eſt accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'eſprit & le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de ſa belle,
S'il vous l'a peinte ſotte, ou bien ſpirituelle
Mais je ſuis bien inſtruit, & par mes propres yeux,
Que celle qu'il épouſe, & qui loge en ces lieux.
Eſt juſtement la même, à qui votre émiſſaire
A porté vingt billets, gage d'un feu ſincère.

C'eſt

C'eſt la fille en un mot de Monſieur de Forlis;
Et j'en ai pour garant tous les gens du Logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, & ce nom ſeul m'éclaire,
Mon eſprit préſent débrouille le myſtère.
Le Baron pour bêtiſe & pour ſtupidité,
Aura pris ſon air ſimple & ſa timidité:
Elle eſt d'un naturel qui ſe livre avec crainte;
Cet effroi s'eſt accru par la dure contrainte
De former un lien qui force ſon penchant;
Et, par l'effort de taire un ſi cruel tourment.
Oui, le chagrin ſecret de voir tromper ſa flamme,
Et j'aime à m'en flatter, a jetté dans ſon ame
Ce morne abattement, cette ſombre froideur,
Qui choquent le Baron, & cauſent ſon erreur.
Dans mon vif déſeſpoir j'ai du moins l'avantage
De penſer qu'aujourd'hui ſa triſteſſe eſt l'ouvrage,
Et le garant flatteur de ſon amour pour moi,
Et qu'à regret, d'un pere elle ſubit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui conſole la vôtre,
Ne l'empêchera pas d'en épouſer un autre.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, j'en frémis: c'eſt un bien ſans effet.
Sa funeſte douceur ajoute à mon regret;
Et d'un feu mutuel la flatteuſe aſſurance,
Eſt un nouveau malheur quand on perd l'eſperance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'eſt de tous les revers le plus grand en amour;
Et ſe voir enlever ce tréſor qu'on adore,
Par la main d'un ami qui lui même l'ignore,
Y met encor le comble, & le rend plus affreux:

Je

Je me plaignois tantôt de mon ſort rigoureux,
Quand mes ſoins ne pouvoient découvrir ſa demeure,
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre & de fuir l'heure,
Où je devois apprendre un ſecret ſi cruel.
Pour moi ſa découverte eſt un arrêt mortel:
Je ſerois trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du Baron du moins j'aurois la confidence.
Je pourrois dans ſon ſein épancher ma douleur.
Hélas, j'ai tout perdu juſqu'à cette douceur.
Quel état violent! O Ciel! Que dois-je faire?
Dois-je fuir ou réſter? M'expliquer ou me taire?
Que dirai-je au Baron? Pourrai je l'aborder?
Ah! d'avance mon cœur ſe ſent intimider,
Je ne pourrai jamais ſoutenir ſa préſence,
Mon trouble .... juſte Dieu! Je le vois qui s'avance.
(*Champagne ſort.*)

SCÉNE II.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

J'Étois impatient déja de vous revoir.
Eh bien, n'avez-vous rien à me faire ſçavoir?
Repondez moi, Marquis. Vous évitez ma vûe;
Je vois ſur votre front la douleur repandue.
Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE

LE BARON.

Votre ton, & votre air
M'assurent le contraire, & vous m'êtes trop cher
Pour vous laisser garder un si cruel silence
Manqueriez vous pour moi déja de confiance?
Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc?

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis:
Qu'avez-vous découvert? Que venez-vous d'apprendre?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois!

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,
Et j'éxige de vous que vous vous expliquiez:
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés?

LE MARQUIS.

Je dois plûtôt cacher le trouble qui m'agite,
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, Marquis; vous prétendez envain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin.
Vous ne sortirez pas, quoique vous puissiez faire,
Que je n'aye arraché de vous l'aveu sincère
Du sujet qui vous trouble, & qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, Baron, de vous le découvrir;
Et laissez-moi....

LE

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine,
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!
Où me vois-je réduit!

LE BARON.

Cédez donc à l'effort
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains....

LE BARON.

Vous avez tort.
Les destins qui tantôt vous cachoient votre amante,
Ont-ils pû vous porter d'atteinte plus sanglante

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché,
Je voudrois que son sort me fût encor caché:
Mes gens, de sa demeure, ont fait la découverte;
Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte,
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.
J'ai sçu que sa famille au plûtôt la marie:
Pour comble de chagrin je vais la voir unie
Au destin d'un ami, qui m'enchaîne le bras!

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égale pas,

Qui-

Quoique puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime :
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, Monsieur, ma disgrace présente ;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante,
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti ;
Toute voye est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, Monsieur, que je la vois
Promise à mon ami dont son pere a fait choix ?
Mon cœur doit renoncer plûtôt à ma maîtresse ;
L'honneur & le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur ;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma place,
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse ?
L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié ?

LE BARON.

Oui, Marquis, sur ce point je serois sans pitié :
Le scrupule est sottise en pareille matière,
Et je ne ferois par grace à mon propre pere.

LE

LE MARQUIS.

Moi je ne me sens pas tant d'intrépidité;
Et quand même j'aurois cette témérité,
Que puis je espérer ?

LE BARON,

Tout Monsieur, quisqu'on vous aime;
Vous devez réussir, j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir?

LE BARON.

Mais à rompre un himen qui doit mal l'assortir:

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoue à son pere.
Votre amour réciproque,

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractère,
D'un esprit trop craintif, pour tenter ce moyen;
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien;
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.
Le remords que je sens ...

LE BARON.

Le remords? Pure enfance!
Ayez pour mes conseils plus de docilité,
Et le succès.

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité;
Car son himen, vous dis-je, est prêt de se conclure
Demain, ce soir peut-être, & ma disgrace est sûre.

LE

LE BARON.

Je veux que cela ſoit : mettons la choſe au pis :

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors?

LE BARON.

Ce que fait tout Marquis.

Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami ferois-je un affront ſi ſanglant?

LE BARON.

Sur cette article là votre ſcrupule eſt grand!
A ſon plus haut degré c'eſt porter la ſageſſe.
Si vos pareils avoient cette délicateſſe,
Et marquoient tant d'égards pous Meſſieurs les maris,
Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage ſemblable;
Il vous feroit, Marquis, un tort conſidérable.

LE MARQUIS,

Quand vous parlez ainſi, c'eſt ſur le ton badin;
Je forme & je veux ſuivre un plus juſte deſſein:
A mes ſens révoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inſpire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami j'abuſe trop long-tems;
Je veux la diſſiper dans ces mêmes inſtans,
Et je vais ſans detour, à quoi que je m'expoſe,
De mon trouble ſecret lui dévoiler la cauſe.

LE BARON.

Ah! Gardez-vous-en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juſte Ciel! Eſt-ce vous qui devez m'arrêter?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre un extrême imprudence:
Mais a-t-on jamais fait pareille confidence?

LE MARQUIS.

Eh quoi, voulez-vous donc que je trompe en ce jour
Un homme que j'eſtime, & qui m'aime à ſon tour?

LE BARON.

Oui, trompez-le, Monſieur.

LE MARQUIS.

C'eſt lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup, trompez-le, c'eſt l'uſage.

LE MARQUIS.

Vous me le conſeillez?

LE BARON.

Très-fort, & je fais plus;
Je l'éxige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus!

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre;
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre;
Et portant à ſon cœur le coup le plus mortel,
Par un aveu choquant autant qu'il eſt cruel,

Vous

Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse,
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse!
Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal,
Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche, & changent ma pensée.
Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va suivre le parti que vous lui proposez:
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez.
Que vous êtes, Monsieur, garant de ma conduite,
Que vous deviendrez seul coupable de la suite;
Et que si trop avant je me laisse entraîner,
C'est vous & non pas moi qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puisse arriver, je prens sur moi la chose;
Sur ma parole, osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc, & j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez, je serois curieux
Que vous vissiez l'objet . . . . . Mais il s'offre à nos yeux,

SCÉNE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS *à part.*

QUel trouble ! En la voyant, j'ai peine à me contraindre !

LUCILE *d'un air timide au Baron.*

Je cherchois votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre?
Et faites politesse à Monsieur le Marquis
Vous ne sçauriez trop bien recevoir mes amis.
Quoi ! Vous voilà déja toute déconcertée ?
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée!
Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi
Faut il être étonnée ?

LUCILE.

Et Monsieur l'est aussi !

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle,
Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vû Mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vûe ailleurs ! Où, Marquis ?

LE MARQUIS.

Au Couvent;
Précisément au même où j'allois voir souvent,

Con-

Comme je vous l'ai dit, cette jeune perſonne.
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne:
L'eſtime & l'amitié les lioient de ſi près,
Que l'une, & l'autre alors ne ſe quittoient jamais;
C'eſt cet attachement qu'elles faiſoient paroître,
A qui je dois, Monſieur, l'honneur de la connoître.

LE BARON *à part au Marquis*.

Mais rien n'eſt plus heureux pour vous que ce coup là!
Auprès de ſon amie elle vous ſervira.
Elle eſt ſimple à l'excès; mais on peut la conduire:
Sçait-elle votre amour?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en inſtruire;
J'ai fait en ſa préſence éclater mon ardeur,
Et comme ma Maîtreſſe elle connoît mon cœur:

LE BARON.

Tant mieux; j'en ſuis charmé, la choſe ira plus vîte,

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'oſe l'interroger.

LE BARON.

A répondre je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non, je veux ſans contrainte apprendre de ſa bouche
Quels ſont les ſentimens de l'objet qui me touche.
Parlez, belle Lucile, ils vous ſont connus tous,
Mon amante n'a rien qui ſoit caché pour vous;
Et vous devez ſouvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprens une des plus cruelles;
Ses parens, m'a-t-on dit, veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel! Quel oui funeste! Et qu'il doit m'effrayer!

LE BARON.

Rassurez-vous; je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS *à Lucile.*

L'approuve-t-elle?

LUCILE:

Non.

LE BARON *au Marquis.*

Pour vous l'heureux présage!

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à présent?

LUCILE.

Mal & bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle?...

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle?

LUCILE.

Rien:

LE BARON.

Quel discours! Parlez mieux qu'on puisse vous entendre.

LE

LE MARQUIS.

Ces mots font d'un grand fens pour qui fçait les comprendre ;
J'ai toujours eu du goût pour la précifion.

LE BARON.

Vous devez donc goûter fa converfation.

LE MARQUIS.

Infiniment, Monfieur.

LE BARON.

C'eft par-là qu'elle brille :
Mal & bien, rien, beaucoup ; la fingulière fille !
Tenez, s'il eft poffible, un difcours plus fuivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi !
(*à Lucile.*)
Ma Maîtreffe à mon fort eft-elle bien fenfible ?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible ;
Moi, qui connois fon cœur, je puis vous l'affurer.

LE BARON.

Prodige ! La voilà qui vient de proférer
Deux phrafes tout de fuite.

LE MARQUIS *à part.*

A peine je fuis maître
Des mes fens agités !

LUCILE.

J'en ai trop dit, peut-être,
Et je m'en vais.

LE BARON.

Bon !

LE MARQUIS *à Lucile.*

Non, c'eſt moi qui vais ſortir.

(à part.)

Mon tranſport à la fin pourroit me decouvrir.

LE BARON *au Marquis.*

Je vais la faire agir auprès de ſon amie.

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, adieu, ſongez bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,
Et que je ſuis perdu, ſi je n'ai ſon appui.

(Il ſort.)

SCÉNE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

JE ne vous conçois pas ! Vous êtes étonnante!
Vous paroiſſez toujours interdite & tremblante;
Vous vous préſentez mal, & vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien;
Et lorſqu'à repliquer votre bouche eſt réduite,
C'eſt par monoſillable, & ſans aucune ſuite.
Répondez; eſt-ce gêne? Eſt-ce obſtination?
Eſt-ce peu de lumière? Eſt-ce diſtraction?
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge?

LUCILE.

Je vous ſuis obligée.

LE

LE BARON.

Eh! ſur le piéd d'éloge
Prenez-vous mon diſcours?

LUCILE.

Mais, comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir à ces répliques là?

LUCILE.

Mais j'ai mal dit, je crois.

LE BARON *à part.*

Que ce je crois eſt bête!

LUCILE.

Excuſez, mais votre air m'intimide & m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible;

LUCILE.

Oui, vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant.

LUCILE.

Mais il eſt naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh, beaucoup.

LE BARON.

Abrégeons... Son entretien me tue.
Laiſſons, Mademoiſelle, un diſcours ſuperflu.
Il faut que le Marquis ſoit par vous ſecouru.

LUCILE.

Secouru!

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie ?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.
S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,
Je vous le défendrois, mais son amour est sage,
Et pour elle il s'agit d'un très grand mariage,
Où tout en même tems se trouve réüni,
La naissance, le bien, avec l'âge assorti.
Son bonheur en dépend ; ainsi Mademoiselle,
C'est remplir le devoir d'une amitié fidelle.
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a;
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE,

Elle le sçait déja.

LE BARON.

N'importe, éxagérez son mérite & sa flame.
Près d'elle employez tout pour attendrir son ame;
Et de son prétendu dites beaucoup de mal:
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! sans la bienséance....

LE BARON.

Pour l'homme en question point de ménagement.

LU-

LUCILE *riant.*

Quoi! vous me l'ordonnez?

LE BARON.

Oui, très-expressément.

Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire?
C'est une nouveauté: mais j'y trouve à redire;
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, Monsieur, que vous pensez.

LE BARON *à part.*

Ces imbéciles-là; gauches en toute chose,
Ou ne vous disent mot, ou ricannent sans cause.
(*à Lucile*)
Quoiqu'il en soit, songez à ce que je vous dis:
Disposez votre amie en faveur du Marquis.
Ce que j'attens de vous veut de la diligence.
Il faut....

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur! Le personnage est fort intéressant,
Et digne d'interrompre un discours important!

SCÉNE V.

LUCILE, CÉLIANTE, LE BARON.

LE BARON *à Lucile.*

REpréſentez ſur tout, exprès je le répète,
Que l'ardeur du Marquis eſt ſincère & parfaite.

LUCILE.

C'eſt la troiſiéme fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh! pour le bien graver au fond de votre eſprit,
Morbleu! je ne ſçaurois aſſez vous le redire.
Je ſuis....

LUCILE.

Vous vous fâchez, Monſieur, je me retire.

SCÉNE VI.

CÉLIANTE, LE BARON.

CÉLIANTE.

VOus la traitez, mon frère, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdiſſez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous? La douceur eſt charmante!

CÉLIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous repréſente,

Qu'

Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit ;
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit ;
Qu'elle sent....

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe,
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi, je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'allarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bien-tôt voir arriver son père.
Pour son appartement comment allez-vous faire?
Ma sincère amitié....

LE BARON.

Se donne trop de soins,
Et pour notre repos aimez-nous un peu moins.

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable! Il faut autrement me conduire.
J'aurai soin désormais de vous fairé ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables;
Je loûrai votre esprit, votre air, votre enjoûment!

CÉLIANTE.

Ah! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante, pour vous je viens de me contraindre;
Je

Je vous dis des douceurs, & vous osez vous plaindre?

CÉLIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis!

CÉLIANTE.

Vous êtes fort aimable....

LE BARON.

Le début est flateur.

CÉLIANTE.

Prêvenant, doux, affable
Pour les gens du dehors que ménage votre art;
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il est, Monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte:
Mais mon frère chez lui sçait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en rentrant sa douceur politique;
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,
Fâcheux pour sa maîtresse, & froid pour ses amis,
Il prend une autre forme, & change de vernis.
Tout craint dans sa maison, & tout fuit sa rencontre:
Le courtisan s'éclipse, & le tiran se montre.

LE BARON *d'un ton irrité.*

Ma sœur!

CÉLIANTE.

Le trait est fort, mais vous me l'arrachez;
Et j'ai peint dans le vrai puisque vous vous fâchez:
Je l'ai fait toutesfois dans une bonne vûe:
Profitez-en, ou bien si l'erreur continue,
Des vôtres redoutez le funeste abandon;

Crai-

Craignez de vous trouver ſeul dans votre maiſon,
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,
Dont un ſoufle détruit l'eſtime qui s'envole.

SCÉNE VII.

LE BARON *ſeul.*

JE ſerois trop heureux de me voir délivré
De ces eſpeces-là, dont je ſuis entouré.
Mais ſortons; il eſt tems de faire ma tournée,
Et de régler l'eſſor de toute la journée.
Paſſons chez la Marquiſe & chez le Commandeur;
Voyons la Préſidente, & puis mon Rapporteur.

SCÉNE VIII.

Le BARON, LISETTE.

LISETTE.

MOnſieurs, je viens.

LE BARON.

Allez...

LISETTE.

Mais daignez me permettre,
Monſieur....

LE BARON.

Mes gens au Duc ont-ils porté ma lettre?

LI-

LISETTE.

Je pense que la fleur est sorti pour cela.

LE BARON.

Je pense est merveilleux, & ces animaux-là
Répondent la plus part aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

LISETTE,

Mais, Monsieur de Forlis.

LE BARON.

Quoi, Monsieur de Forlis ?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable
De venir m'avertir. Le terme est admirable !

LISETTE *à part.*

Quel homme ! Mais Monsieur...

LE BARON.

Allez, Parlez plus bas.
Annoncez désormais, & n'avertissez pas.

(*Lisette rentre.*)

SCÉNE IX.

LE BARON *seul.*

FOrlis, pour arriver, a mal choisi son heure.
J'allois sortir, il faut que pour lui je demeure.
C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement,

Et

Et le quitter après le premier compliment;
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

SCÉNE X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON *embrassant M. de Forlis.*

VOtre santé, Monsieur?

M. DE FORLIS.

Assez ferme. Et la tienne,
Baron?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, & par là, cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous assemble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial!
Je suis très-éloigné du cérémonial:
Mais je veux qu'un ami, quand il me voit s'épanche,
Et me marque une joye aussi vive que franche.
Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis;
La mienne est par bonheur d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon, mais je me vois dans une circonſtance,
Qui malgré moi, Monſieur, me force à vous quitter.
Je vous laiſſe le maître, & je cours m'acquitter
D'un devoir....

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive!...

LE BARON.

Il eſt indiſpenſable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi me paroît préférable,
Et j'ai beſoin de toi pour tout le jour entier;
Si c'eſt une corvée, il la faut eſſuyer.

LE BARON.

J'ai trente affaires...

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires
Ne doivent pas tenir contre deux néceſſaires.

LE BARON.

Je ne puis différer, & j'ai promis d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promeſſes là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce ſont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tien, je vais en ſix phrâſes
Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphâſes.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure & l'éclat d'un nouveau Vis-à-Vis;
Eclabouſſer vingt-fois la pauvre infanterie,
Qui ſe ſauve, en jurant, de la cavalerie;

De

De toilette en toilette aller faire sa cour,
Apprendre & débiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le soir une partie aimable;
Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement
Pour sabler du Champagne à souper largement:
Faire l'après-midi mille dépenses folles,
En deux médiateurs perdre huit cents pistoles;
Sur une tabatière, ou bien sur des habits,
Dire ton sentiment & ton sublime avis;
Conduire à l'Opéra la Duchesse indolente,
Médire, ou bien broder avec la Présidente;
Avec le Commandeur parler chasse & chevaux;
Chez le petit Marquis découper des oyseaux:
Voilà le plan éxact de ta journée entière;
Tes devoirs importans, & ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le Gouverneur, vous nous blâmez à tort:
On ne vit point ici comme dans votre Fort.
Nous devons y plier sous le joug de l'usage;
Ce qui paroît frivole est dans le fond très-sage.
Tous ces aimables riens qu'on nomme amusement,
Forment cet heureux cercle & cet enchaînement,
De qui le mouvement journalier & rapide
Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis & les protections;
Au sein des jeux riants on perce les mistères;
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires;
Les succès en dépend, tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS.

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,
Et je sens dans le fond qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prens sur le tems.
Pour rendre à mes régards ta conduite louable,
Employe en ma faveur ce crédit favorable.
L'occasion est belle, & voici le moment :
Fais agir tes amis pour le Gouvernement
Qu'à la place du mien à la cour je demande ;
Tu sçais, pour l'obtenir, que mon ardeur est grande
Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus:
Par plusieurs concurrens cette place est briguée ;
Du Royaume, Baron, c'est la plus distinguée.
Un homme bien instruit m'a marqué de partir ;
De mettre tout en œuvre il vient de m'avertir.
Un motif si pressant joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste & hâter mon voyage.
As-tu sollicité? Depuis près de deux mois
Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois :
Tu m'as promis de voir le Ministre qui t'aime ;
L'as-tu fait? Puis-je bien m'en fier à toi-même ?

LE BARON.

Oui : mais permettez...

M. DE FORLIS.

Non, je te connois trop bien,
Ne crois pas m'échapper.

LE

LE BARON.

Un ſeul inſtant :

M. DE FORLIS.

Non, rien:

Je ne te ferois pas grace d'une ſeconde.
Si tu prens une fois ton eſſor dans le monde,
Crac, te voilà parti juſqu'à demain matin.

LE BARON.

Puiſque vous le voulez, & qu'il le faut enfin,
Je dinerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare & ſublime!
Sacrifice étonnant! Grande preuve d'eſtime!

LE BARON.

Nous mangerons enſemble un poulet ſans façon,
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.

Je crains ces dîners-là: J'aime la bonne chère;
Et traite-moi plûtôt en perſonne étrangère.
Tu n'auras qu'a donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi ſe fait ſentir déja.
Le chemin que j'ai fait eſt très-conſidérable,
Et me fait aſpirer au moment d'être à table.
En attendant, paſſons dans mon appartement,
Nous parlerons enſemble:

LE BARON.

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc? Que veut dire un diſcours de la
ſorte?

LE BARON.

Tout n'eſt pas diſpoſé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe ?

Je puis m'y repoſer :

LE BARON.

Non, Monſieur.

M. DE FORLIS.

Ft pourquoi ?

LE BARON.

C'eſt qu'il eſt occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te mocques de moi.

Et par qui donc l'eſt-il ?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS.

La choſe eſt toute neuve ! Et cet homme ſe nomme ?

LE BARON.

Son nom m'eſt échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'eſt plus ingénu.

Mon logement eſt pris, & par un inconnu !

LE BARON.

C'eſt un Abbé, Monſieur.

M. DE FORLIS.

Un Abbé ?

LE BARON.

Mais, de grace...:

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un Militaire, paſſe :

M..s

Mais un petit Colet me déloger ainsi !

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir si-tôt ici;
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez, Monsieur, absolument,
Vous pourrez aujourd'hui prendre mon longement,
Ou bien, comme l'Abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entens, Baron.
Et pour le coup je vais coucher dans le dongeon :

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante.
Mais tout mon dépit céde à ma faim qui s'augmente.
Viens ; dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger ;
Loge-moi vîte...

LE BARON.

Où donc ?

M. DE FORLIS.

Dans ta sale à manger:

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÉNE PRÉMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

De Forlis par bonheur fait la méridienne;
Je reſpire. Entre nous, ſon amitié me gêne.
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous ſuis obligé de vos ſoins généreux,

LE BARON.

L'affaire eſt en bon train.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, je commence
A me flatter, Monſieur, d'une douce eſpérance.

LE BARON.

Je ſuis charmé de voir que vous penſiez ainſi.

LE MARQUIS.

La joye enfin ſuccède au plus affreux ſouci.
Je ne puis exprimer le plaiſir que je goûte:
On n'imagine point juſqu'où va...

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flateur
Je ne sçai quoi pourtant m'arrête au fond du cœur.

LE BARON.

Comment! Votre ame encore est-elle intimidée?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami révolte mon idée,
Et je sens que je blesse au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cessez d'être agité;
Elle n'est point blessée en des choses semblabes.

LE MARQUIS.

En est-il, où ces droits ne soient point respectables?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas?

LE BARON.

Non, Marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.
Elle y seroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe!

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, & dois vous éclairer.
La droiture est un frein que l'on doit révérer,
Du monde ce sont-là les maximes constantes,
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens & comme le traité.
On la doit consulter, sur tout dans l'exercice

Des charges de l'État d'où dépend la justice;
Dans ce qui, parmi nous, est de convention,
Et forme par degré la réputation:
Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir ou de délassement.
Dans un tendre commerce elle n'est plus admise,
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,
Où l'on est convenu de tromper finement;
D'être duppe ou frippon, le tout sans conséquence,
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,
Peut-il être avili jusques à cet excès?
Le monde est étonnant dans sa bisarrerie.
Le joüeur qui friponne est couvert d'infamie,
Et le perfide amant qui trompe, & qui trahit,
Devient homme à la mode, & se met en crédit.
Quel travers dans les mœurs, & quel affreux délire!
Aussi grossièrement peut-on se contredire?

LE BARON.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon ame, à penser faux, ne peut s'accoutumer.
Le Jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé sur l'intérêt, la fraude & l'avarice,
S'est rendu par l'usage un lien révéré:

Les

Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré,
A ses engagemens le fier Honneur préside;
Et ses dettes, sur tout, sont un devoir rigide
Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,
Vendre tout, & frustrer tout autre créancier.
Et l'amour tendre & pur devient un nœud frivole,
Où l'on est dispensé de tenir sa parole.
Le joug de l'Amitié n'est pas plus respecté;
On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité:
Leurs devoirs sont remplis les derniers, & leurs dettes
Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.
Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,
Vous profond dans le monde, & son digne ornement.

LE BARON.

Je conviens avec vous, Marquis, & je confesse
Que l'esprit qui l'agite est souvent une yvresse.
Du sein de la lumière il tombe dans la nuit;
De ses écarts souvent l'injustice est le fruit;
Mais il est notre maître, & nous devons le suivre;
Nous sommes, par état, tous deux forcés d'y vivre
Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,
Il faut prendre, Marquis, jusques à ses erreurs;
Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,
Quelques choquans qu'ils soient, aux raisons les plus sages.
Quoiqu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,
Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.
Si tôt qu'il le condamne il faut fuir tout scrupule,
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaiſe au bon ton, dont je ſuis rebattu,
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle ſe développe;
Mais il faut vous réſoudre à vivre en Myſantrope.
Vous devez renoncer à tout amuſement,
Aller dans un deſert vous enterrer vivant;
Ou, de cette vertu tempêrer les lumières,
J'habiller à notre air, la faire à nos manières.
L'avoûrai franchement que vous me faites peur.
Orné de tous les dons de l'eſprit & du cœur,
Vous allez, je le vois, ſi je ne vous ſeconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde;
Vous perdre éxactement par excès de raiſon,
Et d'un Caton précoce acquérir le ſurnom,
Choquer les mœurs du tems; & par cette conduite,
Vous rendre inſupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vous diſcours dans mon cœur font paſſer votre effroi,
Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.
Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,
Je l'aime, & brûle en beau de m'y faire connoître.
Son commerce eſt un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire eſtimer eſt mon premier deſir.
J'ai, pour vivre content, beſoin de ſon ſuffrage.
Dans ce juſte deſſein ſi je faiſois naufrage,
Je ne pourrois, Baron, jamais m'en conſoler.
La crainte que j'en ai me fait déja trembler.
Pour voguer ſûrement ſur cette mer trompeuſe,

Je

Je demande & j'attends votre aide généreuse.
Daignez donc me guider de la main & de l'œil;
Et pour m'en garantir, montrez-moi chaque écueil.

LE BARON.

Vous me charmez ; je suis tout prêt de vous instruire,
Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser conduire.
Je veux choisir pour vous le jour avantageux,
Saisir, pour vous placer, le point de vûe heureux;
A vos dons naturels joindre les conséquences,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances;
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable, & le héros du jour.
Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous aime;
Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.
Mon amitié dans peu compte en venir à bout:
Votre amante en répond, elle a pour vous du goût;
C'est le point principal, & qui rend tout facile:
Mais point de sot scrupule, & montrez-vous docile.
Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma Lettre;
Mais je ne sçai comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez ... Il s'agit d'un établissement,

Et

Et cet hymen, pour vous, eſt un coup important?

LE MARQUIS.

Oui, par mille raiſons c'eſt un bien où j'aſpire;
Et c'eſt pour l'en preſſer que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La choſe étant ainſi, j'imagine un moyen....
Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE BARON.

Sans bleſſer la ſageſſe, elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettroient.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleurs mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre, elle ſera renduë,
Et je vais en charger ma jeune prétenduë.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous ſerez ſatisfait.
Attendez un moment.

(*Il rentre.*)

SCÉ-

SCÉNE II.

LE MARQUIS *seul*.

IL sert trop bien ma flamme !
Mais chassons, après tout, cet effroi de mon ame,
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.
Le Baron, dans ce jour, il me l'a fait trop voir,
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne ;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne.
De sa grace naïve il méconnoît le prix.
Elle auroit un tyran ; & l'hymen, j'en fremis !
Pour elle diviendroit une chaîne cruelle.
Je dois l'en garantir moins pour moi que pour elle.
L'amour, la probité, la pitié, la raison,
Tout me fait une loi de tromper le Baron.
Employer l'artifice en cette conjončture,
C'est servir la vertu, non trahir la droiture.
Lui-même ; qui plus est, me conduit par la main.
Je la vois, sa présence affermit mon dessein.

SCE-

SCÉNE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON *à Lucile.*

OUi, le Marquis attend de vous un grand ſervice,
Et vous ſeule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, & qu'il eſt mon ami.

LUCILE.

Monſieur....

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE *au Marquis.*

De quoi s'agit-il donc, Monſieur?

LE MARQUIS.

C'eſt une lettre
Que j'oſe vous prier inſtamment de remettre.

LUCILE.

A qui?

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie, & dont je ſuis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LU-

LUCILE *prenant la lettre*.

Je ne manquerai pas, Monſieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien, je ſuis content de ce procédé-là;
Peut-être, avec le tems, mon ſoin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle ſoit bien reçue?

LUCILE.

Mais je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lûe.
Puis je encore eſpérer qu'elle me répondra?

LUCILE.

Oui Monſieur, je le crois, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oſerois-je, pour moi, compter ſur votre zéle?

LUCILE.

Mais je ferai, Monſieur, mon poſſible auprès d'elle

LE BARON.

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt:
Il ſe fait déja tard, & partons au plûtôt.
Votre ame eſt à préſent dans une douce attente.
Volons chez la Comteſſe, elle eſt impatiente:
Voilà l'heure; & d'ailleurs, je dois voir en paſſant,
Le Commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un inſtant.
C'eſt un point capital oublié dans ma lettre.
Mademoiſelle...

LUCILE.

Eh bien Monſieur?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,
Si dans cette journée, & par votre moyen,
Je pouvois obtenir un moment d'entretien.

LUCILE.

Elle ne ſort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, Mademoiſelle,
Trouver l'occaſion de lui parler chez elle;
Et c'eſt pour tous les deux un bien eſſentiel.

LUCILE.

Mais elle eſt ſous les yeux d'un ſurveillant cruel
Qui fauſſement paré d'une douceur trompeuſe
L'intimide, & la tient dans une gêne affreuſe.

LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pous en venir à bout.
Il faut à ſes dépens jouer la Comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que Monſieur le veut,
Convenez qu'on le doit, & ſongez qu'on le peut.

LE BARON *au Marquis.*

Profitons des momens où ſon pere ſommeille :
Dépêchons nous, partons avant qu'il ſe réveille.

(*Lucille rentre.*)

SCÉNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS *arrêtant le Baron.*

JE t'arrête au passage, & bien m'en prend, parbleu.

LE BARON.

Mais, Monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

SCÉNE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE,

LA COMTESSE *au Baron.*

COmment donc! Est-ce ainsi que l'on se fait attendre?
Moi-même il faut, chez-vous, que je vienne vous prendre!
Cet oubli me surprend, sur tout de votre part.
Vous, prévenant, éxact!

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, Monsieur, vous reconnoître.

LE BARON.

De ſortir de chez moi je n'ai pas été maître ;
Et je ſuis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc ?

M. DE FORLIS.

C'eſt par moi, Madame, abſolument.
J'ai beſoin du Baron pour cette apres-dinée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le reſpect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaiſe à l'eſpoir dont votre eſprit ſe flatte,
Vous venez un peu tard, je ſuis première en datte.

LE BARON *à M. de Forlis.*

Vous voyez bien, Monſieur, que je n'impoſe point.

M. DE FORLIS.

Mais vous ſçavez qu'au mien votre intérêt eſt joint.
L'affaire eſt ſérieuſe autant qu'elle eſt preſſante.

LA COMTESSE.

Oh! celle qui m'amène eſt plus intéreſſante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, & le ſien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'eſt un Phénomène, & Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plûtôt j'ai quitté la campagne.

M. DE

M. DE FORLIS.
S'il retarde d'un jour, mes pas feront perdus.

LA COMTESSE.
Paffé ce foir, Monfieur, on ne l'entendra plus;
Il part demain.

M. DE FORLIS.
Qui donc? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.
Ce Violon fameux que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.
Quoi! C'eft un Violon qui balance mes droits?

LA COMTESSE.
Il doit jouer, Monfieur, pour la dernière foi.

M. DE FORLIS.
Voilà donc ce devoir unique, indifpenfable!
Je tombe de mon haut!

LA COMTESSE.
C'eft un homme admirable;
Et qui tire des fons finguliers & nouveaux.
Ses doigts font furprenans, ce font autant d'oifeaux.
Doux & tendre, d'abord il vole terre à terre,
Puis, tout à coup, bruyant, il devient un tonnerre.
Rien n'égale, en un mot, Monfieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.
Vacarmini, Madame, ou Tapagimini,

Tout

Tout merveilleux qu'il eſt, n'eſt pas un perſonnage
Qui mérite, ſur moi, d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.
Eh! qui donc êtes vous pour joûter contre lui?

M. DE FORLIS.
Quelqu'un qne Monſieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.
Je vous crois du talent, & beaucoup de mérite:
Mais vous ne partez pas apparemment ſi vîte.
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.
Comment!

LA COMTESSE.
Oui, quel eſt votre Fort, Monſieur, préciſément?
La muſette, la flute, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.
Moi, joueur de muſette? Ah! la choſe eſt nouvelle.
La bagatelle ſeule occupe vos eſprits:
Un ſoin plus ſerieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.
Quelle eſt donc cette affaire, & ſi grave & ſi grande?

M. DE FORLIS.
C'eſt un Gouvernement qu'à la Cour je demande.

LA COMTESSE.
Un Gouvernement.

M. DE

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi ! ce n'eſt que cela !
Oh, rien ne preſſe moins; ſi ce n'eſt celui-la,
Vous en aurez un autre, & la choſe eſt facile.
Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,
Le bonheur de l'entendre à ce jour eſt borné.
Il faut, il faut ſaiſir le moment fortuné.
Si le Baron manquoit cet inſtant favorable,
Il n'en trouveroit pans dans dix ans un ſemblable.

LE BARON.

Oui, Madame a raiſon, & j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi ! pour un vain plaiſir tu veux donc me quitter?
Un ancien ami n'a pas la préférence?

LA COMTESSE.

Moi, je ſuis près de lui nouvelle connoiſſance.
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'eſt toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE *au Baron.*

Le plaiſir que j'attens me tranſporte d'avance
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter Monsieur d'un espoir téméraire.
J'enléve le Baron pour la journée entière.
Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au sortir du Concert je le méne aux François,
Où j'ai depuis huit jours une loge louée;
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée;
Et de-là nous devons être d'un grand souper,
Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper;
Puis de la table au bal, où déguisée en Flore,
Je ne rendrai Zéphir qu'au lever de l'aurore.

LE BARON *à M. de Forlis.*

Je reviendrai, Monsieur, & ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

Fin du troisième Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CELIANTE, M. DE FORLIS.

CELIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frère,
Monsieur?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire:
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferois hautement éclater mon dépit;
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CELIANTE.

Eh! quel nouveau sujet, Monsieur, vous indispose?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel quet moi.
Je le suis au Concert, j'entre, & je l'apperçoi.
Jusqu'à lui je pénétre à travers la Cohue.
Mon abord l'embarrasse; à peine il me salue.
Je lui parle; il se trouble, il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde, en son impertinence,
Comme un Provincial dont il craint la présence.
Au milieu du grand monde il me croit déplacé.
Et dans le même tems qu'il est pour moi glacé,

Il ſe montre attentif, il fait cent politeſſes
A des originaux de toutes les eſpèces.
Auprés d'eux tour-à-tour on le voit empreſſé:
Et le plus ridicule eſt le plus careſſé.

CE'LIANTE.

Je voudrois excuſer un procédé ſemblable,
Mais je ſens qu' en vers vous mon frére eſt trop coupable.

M. DE FORLIS,

Aux uſages reçus s'il a trop obeï,
Quelques inſtans après le ſort l'en a puni:
Ce violon divin, & qui ſe voit l'idole
De Paris qui le court, a manqué de parole;
L'opulent Financier qui tout fier l'attendoit,
Et chez qui, ſans mentir, toute la France étoit,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le Concert eſt rompu; l'avanture eſt cruelle:
C'eſt un coup dont il eſt ſi fort humilié,
Qu'il en paroit moins fat, mais plus ſot de moitié:
Il voit fuir les trois quarts des ſpectateurs, qui peſtent;
La fureur de jouer vient ſaiſir ceux qui reſtent.
Pour vingt jeux différens, vingt Autels ſont dreſſés;
Les ſacrificateurs en ordre ſont placés,
Les monts d'or étalés ſont offerts en victimes.
Du Dieu, qui les reçoit, les mains ſont des abimes
Par qui dans un moment tout ſe voit englouti:
Un ſeul particulier, dans une après midi,
Perd des ſommes d'argent qui forment des riviéres,
Et feroient ſubſiſter dix familles entiéres.
Le Baron qui ſe laiſſe emporter au courant,
Malgré tous mes efforts, ſuit alors le torrent:
De dépit je le quitte & cours pour mon affaire;

En-

Ensuite je reviens dans le moment contraire,
Que par un as fatal il se voit égorgé;
Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,
Plus de neuf cens louis joués sur sa parole:
Mais il céde en Héros au revers qui l'immole?
Sous un front calme, il sçait déguiser sa douleur;
Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

CE'LIANTE.

Mais il paye assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprens, il croit que je l'ignore;
Sa disgrace me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire occupe mon esprit.
L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre,
Et selon l'apparence, il va bien-tôt s'y rendre,
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas; le voilà qui s'avance.

CE'LIANTE.

Je rentre, vous seriez gêné par ma présence.

(*Elle s'en va.*)

SCENE II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON *sans voir M. de Forlis.*

JE cache la fureur de mon cœur éperdu;
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu:

 Mais

Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche.

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le temps seroit mal pris;
Quand ils sont malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc?

M. DE FORLIS.

Devant moi cesse de te contraindre,
Je sçai ton infortune, en vain tu prétens feindre,

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS,

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds, d'un seul coup, neuf cens Louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le sçavez, il faut que je l'avouë,
C'est un tour inoui que le hazard me jouë.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus;
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus,

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde?

LE BARON.

Inutile ressource!
Ceux que j'ai vû n'ont pas dix louis dans leur bourse;
Ils manquent tous d'espéces.

M.

M. DE FORLIS.

Ou d' amitié pour toi;
Tien, en voilà huit cens, je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah! Je suis penétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, & j'en suis plus heureux:
Je dois pourtant me plaindre, en cette circonstance,
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.
Tu vas chercher ailleurs, & tu sembles rougir
De t'adresser au seul qui peut te secourir,
Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi,
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi;
J'en serai trop payé si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connoître
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
Non par des vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que la fausse apparence,
Qui méritent au plus le nom de connoissance,
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir,
Ardens à te promettre, & froids à te servir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, & vous demande grace.

M. DE FORLIS.

S'il eſt ſincère & vrai, ton remord les efface.
Pour mieux les réparer, Baron, voici le jour,
Et l'inſtant où tu peux m'être utile à ton tour:
Pendant que tu jouois, j'ai pris ſoin de m'inſtruire;
Et d'agir fortement pour la place où j'aſpire:
J'ai ſçu d'un Secretaire, & dans un autre tems
Je t'en ferois ici des reproches ſanglans;
J'ai ſçu que tu n'as fait, malgré ma vive inſtance,
Pour ce Gouvernement aucune diligence;
Et qu'enfin, ſi pour moi tu l'avois demandé,
Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La Cour n'eſt pas ſi prompte à répandre ſes graces;
Il faut long-tems briguer pour de pareilles places,
Et ce n'eſt pas, Monſieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce Gouvernement-ci toutefois en dépend;
Et j'ai tantôt appris du même Secretaire
Qu'il eſt ſollicité par un fort adverſaire;
Qu'il faut tout mettre en œuvre, & tout faire mouvoir,
Ou que mon concurrent l'emportera ce ſoir;
Mon plan eſt arrangé, mes meſures ſont priſes
Pour parler au Miniſtre à ſix heures préciſes;
Pour le voir, pour agir, voilà les ſeuls inſtans:
Si tu veux près de lui me ſeconder à tems,
Nos efforts prévaudront, & j'obtiendrai la place.
Je ſçai qu'à ta prière il n'eſt rien qu'il ne faſſe,
Et tu poſsédes l'art de le perſuader:
Mais il faut employer ton credit ſans tarder,

Et

Et venir avec moi chez lui dans trois quarts d'heure;
C'est le tems décisif, promets moi....

LE BARON.

Que je meure
Si j'y manque, Monsieur!

M. DE FORLIS.

Ne vas pas l'oublier.
Et songe....

LE BARON.

Je ne sors que pour aller payer
La somme que je dois, & je reviens vous prendre;
Vous n'aurez pas, Monsieur, la peine de m'attendre:
On doit pour ses amis tout faire, tout quitter;
Vous m'en donnez l'exemple, et je dois l'imiter.

M. DE FORLIS

Tu seras accompli, si tu tiens ta promesse.

(Le Baron sort.)

SCENE III.

M. DE FORLIS CE'LIANTE

CE'LIANTE.

Mon frère auprès, de vous a perdu sa tristesse;
Et j'en juge, Monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je croi qu'il est content; pour moi je le suis fort.
Adieu, Mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon qu'il faut que j'entretienne.

(Il sort.)

SCENE IV.

CE'LIANTE *seule*.

IL a soin de cacherle plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCENE V.

CE'LIANTE, LISETTE.

LISETTE.

APprenez un sécret que je ne puis vous taire.
Lucile, Lucile aime; et Monsieur vetre frèra
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CE'LIANTE.

Quelle idée!

LISETTE.

Oh! mon doute est trop bien avéré.

CELIANTE.

Sur quoi donc le crois tu?

LISETTE.

Je viens de la surprendre
Dans le tems que sa main ouvroit un billet tendre,
Qu'elle a vîte caché si-tôt que j'ai paru;
Et par là mon soupçon s'est justement accru.

CE'LIANTE.

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en croi rien; sa rougeur l'a trahie:
Pour

Pour cacher un billet, qui n'eſt qu'indifférent,
On eſt moins empreſſée, & le trouble eſt moins grand.
On attribue à tort à ſon peu de génie
Son humeur taciturne & ſa mélancolie:
L'Amour eſt ſeul l'auteur de ce ſilence-là;
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai cette penſée;
La curioſité, dont je me ſens preſſée,
M'a fait étudier ſes moindres mouvemens,
D'un cœur, qui de l'abſence éprouve les tourmens,
J'ai connu qu'elle avoit le ſimptôme viſible;
Et j'ai ſur ce mal-là le coup d'œil infaillible;
Je porte encor plus loin ma vûë à ſon ſujet,
Et de ſes feux cachés je devine l'objet.

CELIANTE.

Bon!

LISETTE.

Depuis qu'au Baron le Marquis rend viſite,
Sur ſon front ſatisfait on voit la joye écrite.
J'ai, qui plus eſt; ſurpris certains regards entr'eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux:
C'eſt lui, Mademoiſelle; & j'en fais la gageure.

CELIANTE

Tu prens dans ton.

LISETTE.

Eſprit ta folle conjecture.
Ils s'aiment en ſecret, je ne m'y trompe pas.
Mais, tenez, la voilà qui porte ici ſes pas,
Pour lire le billet elle y vient, j'en ſuis ſûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette ſale obſcure.

CELIANTE.

Non, vien, rentre avec moi: reſpectons ſon ſecret,

Celui

Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.
(Elles rentrent.)

SCENE VI.

LUCILE *seule*.

ENfin me voilà seule! Et bannissant la crainte,
Je puis donc respirer & lire sans contrainte.
La lettre d'un amant qui règne dans mon cœur!
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur. (Elle lit.)

Non, belle Lucie, il n'est point de situation plus singulière que la nôtre, ni d'amant plus malheureux que moi. Je vous vois à toute heure sans pouvoir m'expliquer. Je m'apperçois, qu'on vous méprise, & qu'on vous croit sans esprit & sans sentiment, vous qui pensez si juste, & dont le cœur tendre & délicat égale la sensibilité du mien, & c'est tout dire. Vous êtes à la veille d'en épouser un autre, & je n'ose me plaindre. Je pourrois me consoler, si votre mariage ne faisoit que mon malheur; mais il va combler le vôtre; je le sçai, je le vois, & je ne puis l'empêcher; c'est là ce qui rend mon déséspoir affreux: sans une prompte résponse j'y vais succomber.

(Après avoir lu.)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine, & mon plaisir ne sauroient se comprendre;
Non, mon état n'est fait que pour être senti!
J'ai là tout ce qu'il faut. Vîte, répondons-y.
(Elle écrit en s'interrompant.)

Cher

Cher amant ! Si les traits de l' ardeur la plus vive
Si d'un parfait retour l' expreſſion naïve
Peuvent te conſoler & calmer tes eſprits,
Tu ſeras ſatisfait de ce que je t' écris.
Les maux qne tu reſſens ſont mon plus grand martyre.

SCENE VII.

LUUILE, LE BARON,

LE BARON.

JE viens de m' acquitter. Grace au Ciel, je reſpire!
Mais que vois-je ! Lucile a l' eſprit occupé!
Elle écrit une lettre, ou je ſuis fort trompé.
Elle ne penſe pas, comment peut-elle écrire?
Parbleu, voyons un peu de ſon ſtile, pour rire.
(*a Lucile.*)
Puis-je, ſans me montrer curieux indiſcret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE *avec ſurpriſe.*

Ah!

LE BARON.

Que notre préſence un peu moins vous étonne.
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monſieur, je n'écris à perſonne.
Ce ſont des mots ſans ſuite, & mis pour m'eſſayer.

LE

LE BARON.

N'importe ; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.
Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE *à part*.

Le cruel embarras !

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

j'ortographie...
Et peins trop mal, Monsieur... Jamais je n'oserai..

LE BARON.

Pourquoi ? Vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture,
Et vous vous mocqueriez de moi, j'en suis trop sûre

LE BARON.

Bon ! Vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.
Je sçai l'opinion que vous avez de moi ;
Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah, mauvaises défaites !
Donnez, pour mettre fin aux façons que vous faites.
(*Il lui prend la lettre des mains & lit.*)

SCE-

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS *dans le fond du Thèatre.*

J'Apperçois le Baron, & ma chére Forlis.
Mais il lit un billet, Ciel! l'auroit il ſurpris?

LE BARON *après avoir lu, à Lucile.*

Je doute ſi je veille, & je ne ſçai que dire!
Parlez, eſt-ce bien vous qui venez de l'ecrire?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma ſurpriſe à peine je reviens!
Je n'ai rien vû d'égal au billet que je tiens!
Plus je le lis, & plus cette lettre m'étonne.
Le ſentiment y régne, & l'eſprit l'aſſaiſonne.
Belle indolente, hé quoi! ſous cet air ingenu,
Vous me trompez ainſi? qui l'auroit jamais cru!

(*Il relit tout haut.*)

Je ſçai qu'on me croit ſans eſprit; mais ce n'eſt que pour vous ſeul que je voudrois en avoir.

(*Il s'interrompt.*)

Je ne demande plus à qui ceci s'adreſſe,
Je ſens toute la force & la délicateſſe
Du reproche fondé que cache ce billet;
Et je vois par malheur que j'en ſuis ſeul l'objet,
Il eſt honteux pour moi de mériter vos plaintes.

Mes fautes, j'en rougis, y ſont trop bien dépeintes.
Voilà le réſultat de tous nos entretiens;
Et tous vos ſentimens y répondent aux miens.

LUCILE *à part.*

La mépriſe eſt heureuſe! & mon ame reſpire

LE MARQUIS *à part.*

Fort bien! Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS *à part.*

Ou ſon erreur.

LE BARON.

Quelle joye! Elle m'aime, elle ſent, elle penſe!
Que j'ai mal juſqu' ici jugé de ſon ſilence!
Ah! pourquoi ſi long tems me cacher ces tréſors,
Et les enſevelir ſous de trompeurs dehors?
Mais n'accuſons que moi; c'eſt ma faute, & ma vûë
Devoit lire à travers cette crainte ingénue:
Je devois démêler ſon cœur & ſon eſprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit;
Et ces traits dont mon ame eſt confuſe & ravie,
Font ma Satire autant que ſon apologie.

LUCILE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS *à part.*

Je jouis d'un plaiſir tout nouveau;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON *au Marquis qui s'avance.*

Ah! Marquis, vous voilà, ma joye eſt accomplie.
C'eſt ici le moment le plus doux de ma vie.

Mon

Mon bonheur est au comble, & je viens de trouver
Tout ce qui lui manquoit, & qui peut l'achever!
Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.
Je veux que votre oreille en soit juge elle même.
Ecoutez ce billet que Lucille m'écrit.
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(*Il lit.*)

Je sçai qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est que pour vous seul que je voudrois en avoir; & si je pouvois réüssir à vous persuader que je suis aussi spirituelle que tendre, peu m'importeroit que le reste du monde me donnat le nom de sotte & de stupide. L'abattement, où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette idée; & depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer. Je sens que mon cœur fait tort à mon esprit. Il m'ote jusqu'à la liberté de m'exprimer; & je suis trop occupée à sentir, pour avoir le loisir de penser.

(*Après l'avoir lû.*)

Mais est-il rien, Marquis, qui soit plus adorable!
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE *au Baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma surprise;
Je dois à vos genoux expier ma méprise.
Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans esprit, & c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE *relevant le Baron.*

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.
C'est par mille respects, par un culte flatteur,
Que je puis désormais réparer mon erreur.
Vous êtez accomplie, & je n'en puis trop faire.
Vous, Marquis, prenez part à mon transport sincére.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœus,
Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh je le suis déja.

LE BARON.

Comment donc! votre amante
Vous auroit-elle écrit?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchante!
Votre ravissement n'égale pas le mien.
C'est à Mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contens comme je le desire.
Dés ormais mon hôtel qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
Vous seule me rendrez son séjour agréable,
Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus aimable;
Et goutant sans mélange un destin bien plus doux,
Je vais me partager entre le monde & vous.

SCE-

SCENE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

PArdon, si j' interromps, Monsieur, mais la Duchesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse:
Elle est dans son carosse & ne peut s' arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu' il entre donc.

SCENE X.

LES ACTEURS PRECEDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnsieur, Madame vient vous prendre,
Et, sans tarder., vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit, je vous suis.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS au Baron.

Vous allez donc partir?

LE BARON.

Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir;
A Monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle & j'ai promis au pére.
Rien ne peut m'arrêter quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant & je vais revenir.

SCENE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Il ne reviendra pas si-tôt, Mademoiselle;
Et la Duchesse va l'emmener avec elle.

La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort :

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance.

LISETTE.

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves. Je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon !

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine & le Japon.
Mais le carosse part, & voila qu'on l'emmène :
Moi-même je descens pour en être certaine.
(*à part.*)
Ils s'aiment, je le vois, & je plains leur ennui.
Monsieur les laisse seuls, & je fais comme lui.
(*Elle rentre.*)

SCENE XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

JE puis enfin, au gré du penchant qui m'entraine,
Vous voir & vous parler sans témoin & sans gêne.
Que cet instant m'est doux! Que je suis enchanté!
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité?...
Vous ne répondez rien, & votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire:
Le discours est trop foible, & je n'en puis former.
Marquis me taire ainsi, n'est ce pas m'exprimer?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile! Il n'est point d'éloquence,
Qui vaille & persuadre autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit;
Dans ceux de mon amant un autre Ciel me luit:
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'Amour près de lui me donne un nouvel être.
Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent;
Sa vûe & son retour la tirent du néant.

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée...

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous, je n'ai point de pensée.
Je suis stupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie:
Le sentiment l'échauffe, & non pas la saillie.
Celui que l'Amour donne à deux cœurs bien épris,
Est le seul qui m'inspire & dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah! c'est le véritable, & n'en ayons point d'autre;
Comme il sera le mien, qu'il soit toujours le vôtre,
Ne puisons notre esprit que dans le sentiment.
Vous m'aimez?

LU-

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répete.
Vous avez, à le dire, une grace parfaite.

LUCILE.

Oui; Marquis, je vous aime, & je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore,

LUCILE.

O retour qui m'est doux!

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instans pleins de charmes!
Mon bonheur est troublé par de justes alarmes;
Et je suis prêt de voir le Baron possesseur
D'un bien que sa poursuite enléve à mon ardeur:
J'ai frémi quand j'ai vû qu'il lisoit votre Lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en soyez point jaloux;
Vous sçavez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord; mais pour vous plaire, il redevient aimable;
Ses graces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien,
Je le verrai toujours, à l'examiner bien,

Comme un Tiran caché, qui sous un faux hommage,
Me prépare le joug du plus dur esclavage;
A qui l'Himen rendra sa premiére hauteur;
Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie:
Je vais dans les horreurs trainer ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon pére a pour lui,
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurois déja, j'aurois forcé mon caractére,
Et je serois tombée aux genoux de mon pére:
Ma bouche eût déclaré mes sentimens secrets,
Plûtot que d'épouser un homme que je hais;
Et que mes yeux verroient même avec répugnance,
Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence,
Jugez combien ce fond de haine est augmenté,
Par l'amour que le votre a si bien mérité!
Jugez combien il perd dans le fond de mon ame
Par la comparaison que je fais de sa flamme,
Avec le feu constant, tendre, respectueux
D'un Amant jeune & sage, aimable & vertueux!
Vous possedez, Marquis, le mérite solide:
Il n'en a que le masque & le vernis perfide;
Il ne songe qu'à plaire, & ne veut qu'éblouir:
Vous seul savez aimer, & vous faire chérir!
De tout Paris son art veut faire la conquête,
A régner sur mon cœur votre gloire s'arrete.
Il est par ses dehors & par son entretien,

Le

Le Héros du grand monde, & vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme en même tems m'afflige.
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige:
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.

(Il lui baise la main.)

SCENE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Continuez, Monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel! C'est Lisette!

LISETTE.

Là, n'ayez aucunne allarme.
Pour vous je m'intéresse, & votre amour me charme.
Il est entiérement conforme à mon souhait;
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.
Mais il est en main sûre, & bien loin de vous nuire,
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire.
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous,
Pardonnez si je trouble un entretien si doux:
Mais ayant vû de loin révenir votre pere,
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.
Je croi que j'ai bien fait & qu'il n'est pas besoin
Que de vos doux transport son œil soit le tèmoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, & je rentre bien vite.

LE MARQUIS.

Vous partez donc?

LUCILE.

Adieu Malgré moi je vous quitte.

(*Elle rentre.*)

SCENE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

MOn cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination:
Monsieur de Forlis vient, un'autre soin m'apelle.
Avec lui je vous laisse, & suis Mademoiselle.

(*Elle s'en va.*)

SCENE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS

OU donc est le Baron? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint?...

LE MARQUIS.

Une affaire imprévûe,
La Duchesse, Monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse!

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole: il fera bien de ne pas l'oublier;
S'il ajoûte ce trait, ce sera le dernier.

(*Il sort.*)

SCENE XVII.

LE MARQUIS *seul.*

IL faut en sa faveur que j'agisse moi-même:
Je le puis par mon oncle; il fera tout, il m' aime;
Son credit est puissant, hâtons nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,
De ma secrette ardeur faisons lui confidence;
Du Baron, s'il se peut, réparons l'indolence;
A Monsieur de Forlis je dois un tel appui;
Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LUCILLE, LISETTE.

LISETTE.

J'Ai votre confiance, & je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien ; mais je suis inquiéte.
Mon pére & le Baron sont absens de ces lieux ;
Le Marquis devroit bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du tems que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce sont des instans trés-chers, mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon Maitre, pour vous, je crains le changement,
Il pourra balancer son penchant pour la mode,
Et le rendre assidu, partant, plus incommode.

LUCLIE.

Vous me faites trembler. J'aime mieux sa froideur

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur,
Son amour à présent vous voit spirituelle ;

Et

Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entens marcher quelqu'un. C'est le pas d'un Amant.

LUCILE.

Oui, le Marquis arrive avec empressement:
C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Emotion charmante!

LUCILE.

Ah! Ciel! C'est le Baron.

LISETTE.

La méprise est piquante.
La Comtesse en ces lieux accompagne ses pas.
(*Lisette sort.*)

SCENE II.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE au Baron.

NOn, quoique vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON *à Lucile.*

Je n'ai pu m'èchaper des mains de la Duchesse:
Je suis au désespoir, La cruelle Comtesse
A secondé si bien son désir obstiné,
Qu'à la Piéce nouvelle elles m'ont entrainé.
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge;
Mais envain des Acteurs elles ont fait l'éloge,

Au

Au Théâtre & par-tout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un ſpectacle plus doux;
Il jette tous mes ſens dans une aimable yvreſſe;
Et voilà déformais le ſeul qui m'intéreſſe.

LA COMTESSE.

Qu'entens-je! Il prend le ton d'un Amant langoureux?

LE BARON.

Je le ſuis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux!

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du tranſport qui l'entraine.

LE BARON *à Lucile.*

De notre hymen ce ſoir je veux former la chaine;
Et votre pére va....

LUCILE *d'un air troublé.*

Monſieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empreſſement flateur! Je ne l'ai jamais pu:
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée.

LA COMTESSE.

Mais c'eſt un vrai délire, & j'en ſuis étonnée!
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'eſt cent fois pis, Monſieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur eſt parfaite.

LA COMTESSE.

Ah! des ardeurs parfaites!
Mais étant amoureux, & du ton dont vous l'êtes,

Ado-

Adorant & brulant pour l'objet le plus doux,
Que voulez-vous, Monſieur, que l'on faſſe de vous ?
Le monde va bien-tot fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai..

LA COMTESSE.

Non, tout Amant l'ennuye.
L'amour & lui, Monſieur, ſont brouillés tout-à-fait.
L'un eſt vif, amuſant, l'autre ſombre & diſtrait.
Le monde d'un butord fait un homme paſſable,
Et l'amour fait un ſot ſouvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'Amour n'eſt pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel Ange, il eſt peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'Amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'eſt l'ouvrage plûtot du commerce des Dames.
Pour valoir quelque choſe, il faut nous voir vralment,
Avoir du gout pour nous; mais point d'attachement;
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaine;

LUCILE.

J'avois cru juſqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachât à nous particuliérement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite eſt fille à ſentiment,
Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'occupe.
Elle n'a que ſeize ans. C'eſt l'age d'être duppe.

L'age par conséquent de se représenter
L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.
Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piége;
Moi; Baron, qui vous parle. Oui, j'ai, vous l'avouerai-je;
J'ai soupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui constamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable!

LA COMTESSE *à Lucile.*

L'amour vous paroit donc bien beau, bien adorable?

LUCILE.

A mon âge l'on doit se taire là dessus,
Madame; & je m'en vais de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,
Un homme moins couru, mais qui soit de votre age.
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE *à part.*

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.
(*Elle sort.*)

SCENE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

NOn, je ne puis souffrir que ce nœud s'éxécute.
Je passe chez l'Abbé pendant une minute,
Et

Et vais lui demander certain livre nouveau,
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.
Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre Hymen, où le nœud qui nous lie.
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime ni d'égard pour un homme noyé.
Paris, dont vous allez vous attirer le blame,
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.
A votre porte même, on vous fera l'affront
De l'afficher, Monsieur, & les passans liront:
Cy gît dans son Hôtel, sans avoir rendu l'ame,
Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme.
(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LE BARON *seul*.

SA menace est fondée, & j'en suis allarmé.
Mais non, belle Forlis; j'aime & je suis aimé.
Pour unir à jamais ta fortune & la mienne,
J'attens dans ce moment que ton pére revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mépris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche,
Je devois.... mais je vois mon ami qui s'approche.

SCE-

SCENE V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

JE vous attens ici, Monſieur, pour vous prier....

M. DE FORLIS.

Et moi, je viens exprès pour te remercier.
Tu m'as ſervi ſi bien, & de ſi bonne grace,
Que par tes heureux ſoins un autre obtient la place.
Le Miniſtre me l'eut accordée aujourd'hui,
Si pour me ſeconder, j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'eſt l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Di, de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, Monſieur, en ma puiſſance:
Un contre-tems fatal a retenu mes pas.
J'étois prêt à voler....

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obſtacle;
Et j'étois....

M. DE FORLIS.

Je le ſçai, fort tranquille au ſpectacle.

LE BARON.

Oui, mais....

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne fauroit s'excufer.
Du nœud, qui nous unit, tu ne fais qu'abufer.
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,
J'en remplis les devoirs, & ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;
J'en ai feul tout le poids, & toi, tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occafions j'ai témoigné mon zéle.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidelle.
Le feul prix que je veux de mon attachement,
Eft de venir parler au Miniftre un moment.
Mon fort dépend d'un mot, d'une fimple parole;
Je ne puis l'obtenir. Et ton efprit frivole
Refufe à mon bonheur ces inftans précieux.
Et c'eft pour les donner, à quel foin glorieux?
A celui de juger une piéce nouvelle.

LE BARON.

Monfieur, on m'a contraint, malgré moi....

M. DE FORLIS.

Bagatelle.
J'ouvre les yeux, & vois que dans ce fiècle-ci
Le plus mauvais partage eft celui de l'ami.

LE BARON.

Monfieur, je vous promets....

M. DE FORLIS.

Inutile promeffe!

Je

Je vous le dis avec beaucoup de politesse,
Mais dans un dessein ferme, & formé sans retour:
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de Cour,
Et vous ne devez plus à l'avenir attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,
Pour votre fille au moins montrez-vous moins sévère,
Prenez en sa faveur des entrailles de père,
Et puisqu'il faut, Monsieur, vous en faire l'aveu,
Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel....

M. DE FORLIS.

Quoi! Ma fille vous aime?

LE BARON.

Oui, le Marquis pourra vous l'attester lui-même;
Et pour vous en donner un garant plus certain,
Lisez, voici, Monsieur, un billet de sa main.
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune,
Vous feriez son malheur comme mon infortune,

M. DE FORLIS, *après avoir lu le billet qu'il lui rend*.

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
Et que je ne suis point un aveugle dépit,
Je consens que ma fille elle-même prononce,
Je m'en rapporterai, Monsieur, à sa réponse.
Je dois croire, & je suis, qui plus est, affermi,
Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami;
Mais ce danger pour elle est encor préferable,
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable
D'obéir par contrainte, & de voir son sort joint

Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
Pour l'immoler ainsi ma fille m'est trop chère.
Ma bonté sait borner l'autorité du père;
Le Ciel nous a donné des droits sur nos enfans,
Pour être leurs soutiens; & non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

SCENE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Lisette!

LISETTE.

Quoi, Monsieur?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille
Que je veux lui parler, & qu'elle vienne ici.
Lisette rentre.)

SCENE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Vous me rendez la vie en agissant ainsi.

M.

M. DE FORLIS.

Faites en ma préſence éclater moins de zéle ;
Je ne fais rien pour vous, je ne regarde qu'elle.

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS *à M. de Forlis*,

Je viens vous détromper ſur le gouvernement.
Vous l'obtenez, Monſieur ; par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la choſe décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promiſe & non pas accordée.
Mon oncle, qui parloit pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, Monſieur, à mon inſtance,
La vôtre qui ſe trouve être à ſa bienſéance,
Et d'une penſion on y joint le bienfait.
De l'autre en même-tems vous avez le Brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne ſaurois, Monſieur, dans cette circonſtance,
Vous marquer trop ma joye, & ma reconnoiſſance.

LE BARON *à M. de Forlis*.

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et Monſieur du paſſé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au Marquis tout ſeul je dois ce bien ſuprême.

LE BARON.
Mais il est mon ami, cela revient au meme.
M. DE FORLIS.
Loin de parler pour vous, son procedé plûtot
Fait du votre, Monsieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pû faire agir votre zéle,
Le sien m'a prévenu; voilà votre modéle.

SCENE IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'Hymen est il rompu, Baron infortuné?
M. DE FORLIS.
Non; mais je le voudrois.
LA COMTESSE.
Quel bien inopiné!
Je vois de mon côté passer le cher beau pére.
LE BARON.
Sa fille qui paroit me fera moins contraire.

SCE-

SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

MA fille, approche-toi, viens, c'eſt ici l'inſtant
Pour toi le plus critique & le plus important.
J'apprens que le Baron a ſçu toucher ton ame.
Je ne puis te blâmer, ni condamner ta flâme.
Par mon choix j'ai moi même autoriſé tes feux,
Prononce: je te laiſſe arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais c'eſt parler vraiment en pére raiſonnable.

LE BARON. *à Lucile.*

J'attens de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS *à part.*

Quoique ſûr d'être aimé,
Je n'ai pas ſon audace, & je ſuis allarmé!

LE BARON.

Que vois-je! Vous reſtez dans un profond ſilence,
Quand vous pouvez d'un mot combler notre eſpérance?
Ah, quoi donc cet aveu doit-il tant vous coûter?
Vous n'avez ſimplement ici qu'à rèpéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,

Et

Et ce que je ne puis me lasser de relire
Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.
Ah! n' en rougissez pas, il vous fait trop d' honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.

(Elle prend la lettre & la lit.)

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.
L' homme à qui tu l' écris...

LE BARON *à Lucile*.

Est seul digne de vous.
N' en convenez-vous pas, ainsi qne vôtre pére?

LUCILE.

Oui, Monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincére
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n' ai point prononcé, vous vous trompez, Monsieur.

LE BARON.

Eh, quoi! N'est-ce pas moi que vous venez d'élire?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE *après avoir lu*.

Mais, qu'il n'est pas pour vous. C'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, écoutez un moment.

(*Elle lit haut.*)

L'abbattement, ou m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a du donner de moi cette idée.

(*au Baron en s'interrompant.*)

Oubliée ! Est-ce vous qui l'obsédez sans cesse ?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE *lui présentant le billet*,

J'ai donné lieu ! Tenez répondez à ceci.

(*Elle lit.*)

Depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer.

(*en s'interrompant.*)

Est ce pour vous ? *Depuis que je vous vois ici.* Vous radotez, mon cher !

LE BARON.

Le Marquis sait lui-même.....

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc ? il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le Marquis sauroit-il ton secret ? Répons-moi sans détour.

LUCILE.

Oui, mon pére, il le sait.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à Mademoiselle, & je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon:
La petite convient qu'il fait tout le mystère;
Il se trouble comme elle, & s'obstine à se taire;
Je gagerois qu'il est cet amant fortuné.
C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! Ce n'est pas moi?

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre....

LUCILE.

....Etoit pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant!

LISETTE *à part.*

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE *embrassant le Baron.*

Vous n'etes pas aimé! mon cœur est enchanté!

M. DE FORLIS *à Lucile.*

Que ton choix est louable, & digne de me plaire!

En

En faisant ton bonheur, il acquitte ton pére;
(Il montre le Marquis.)
La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main pouvois-je faire moins?

LE BARON.

Ah ! Marquis, deviez-vous me jouer de la sorte,
Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

LE MARQUIS.

Vous avez malgré moi combattu mes raisons
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons!

LA COMTESSE.

De joye en ce moment je ne tiens point en place!
Votre Hymen est rompu. Quelle heureuse disgrace!

M. DE FORLIS *au Marquis & à Lucile.*

Sortons de cet Hôtel, tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir.
(au Baron.)
Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre ame,
Et vous pouvez, Monsieur, aller avec Madame,
Entendre Concertos, Sonates, opéra,
Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.
(Il sort avec le Marquis & sa fille)
(Lisette rentre en meme tems.)

SCE-

SCENE XI. ET DERNIERE.
LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

CRoyez en ses conseils ; venez, suivez mes traces :
Fuyez votre maison, & reprenez vos graces.
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant.
Soyez l'homme du jour, & vous serez charmant.

F I N.